

Chapitre 8 : Scolarisation tardive II (1952 été : 15ans)

Voyage en France

L'avoir à la caisse de la coopérative scolaire s'est développée positivement. Monsieur Hugot s'est entendu avec Monsieur Pourrain, le journaliste, de payer un voyage à un élève pour passer trois mois de vacances en France. Au cours de cette première année scolaire à Aoulef, un journaliste envoyé spécial par le journal l'Yonne Républicaine, Monsieur Raymond Pourrain, a visité notre établissement pour y faire un reportage journalistique. Il a pris une photo de notre classe dont l'image paraîtrait plus tard sur le journal précité.

- Levez-vous, a demandé Monsieur Hugot.

Monsieur Pourrain est allé directement et pris place à la dernière table.

- Je vous présente Monsieur Pourrain. C'est un journaliste. Il est aussi un grand ami habitant la même ville que moi, à Auxerre.

- Vous avez de la chance ! Monsieur Hugot est un homme sincère, a répondu Monsieur Pourrain, il est d'une grande famille renommée à Auxerre.

Le choix a favorisé Ahmed Ben Abdelkader Ben Mokhtar, classé premier, ayant la meilleure note de notre école. Mais ses parents ont refusé de le laisser partir. Étant classé deuxième, ce désistement m'a donné la chance de bénéficier de cette faveur. Deux familles à Auxerre accepteraient de me recevoir pour passer un mois dans chaque foyer. Un autre Monsieur Hugot, cousin de notre Directeur d'école à Aoulef et Monsieur Canet, directeur de l'école de la cité des Champoulains. La troisième famille, les parents de Monsieur Pourrain, le journaliste, m'inviterait pour passer le troisième mois dans sa grande ferme à Lindry. Les grandes vacances scolaires commençaient au premier mai à l'extrême sud en Algérie, en France, les cours continuaient pendant deux mois de plus. Ce qui me permettrait à l'arrivée de rejoindre la classe pour améliorer mon niveau. Tout a été organisé à l'avance. On a fixé la date du départ pour début mai.

Convaincre mes parents

Apprenant l'heureuse nouvelle de cette décision prise définitivement, je me sentais heureux comme un pape. Mais il y avait encore une entrave qui

me pouvait faire obstacle. Comment faire pour convaincre mes parents ? Ma mère se trouvait seule à la maison, chargée de l'éducation de nous deux, ma sœur Zohra, cinq ans moins âgée que moi et moi-même. Mon père travaillait à Kénadsa à la houillère, à mille km environ au nord-ouest d'Aoulef. Il ne revenait nous voir que pendant les congés, une fois par an. À son absence, ma mère ne pouvait prendre la décision seule. La communication avec lui ne pouvait se faire facilement. J'avais tellement peur qu'il m'arrivât la même chose que mon camarade : le refus ! Je me suis creusé la tête. Une idée m'a traversé le cerveau. Mon maître à l'école coranique, Monsieur Mohamed Abdallah Boukadi était très respecté et personne dans notre famille ne pouvait contrarier sa proposition. J'ai demandé à Monsieur Hugot de le convier pour lui expliquer la valeur spirituelle et culturelle que je pourrais avoir pendant mon séjour en France. S'il arrivait à le convaincre, tout s'arrangerait facilement.

- Très bonne idée, tu m'as donné un conseil d'adulte, m'a répondu Monsieur Hugot.

Il a envoyé une autre personne à Monsieur Boukadi pour lui demander de venir le voir. C'était un jeudi après-midi, en ma présence, au salon chez lui, Monsieur Hugot et Monsieur Boukadi sont entrés en dialogue et je servais d'interprète.

- Ce jeune est votre élève ? a demandé Monsieur Hugot.

- Oui, a répondu Monsieur Boukadi.

- Travaille-t-il bien à l'école coranique ? Je ne m'en doute pas. Ici aussi il est de même. Et c'est pour lui venir davantage en aide que je vous fais venir ici.

- Le savoir, dit notre prophète, est une obligation pour tout musulman et musulmane.

- Voulez-vous qu'il réussisse dans sa vie ?

- Non seulement je veux, je serai bien heureux plus tard en le voyant supérieur à moi en savoir et en bien.

- Vous êtes un homme brave. Cet élève a atteint l'âge qui, bientôt, ne lui permettra plus de continuer ses études. Il faut absolument qu'on l'envoie en France pour améliorer son niveau et qu'il puisse participer à l'examen du certificat de fin d'études.

- Que voulez-vous que je fasse ?

- Pourriez-vous convaincre ses parents pour qu'ils ne l'empêchent pas de rater cette occasion ?

- Il n’y a aucune difficulté. Je vais voir sa mère et écrire à son père.
- Le temps ne le permet pas. Il faut avertir le père par télégramme.
- D’accord, écrivez-le et envoyez-le de ma part.

Monsieur Hugot a remercié Monsieur Boukadi et moi, je me sentais, même sans ailes, voler de joie dans l’air. Mon maître de l’école coranique s’est chargé de la démarche et en moins d’une semaine, tout a été réglé. Une réponse par télégramme favorable m’a laissé la voie libre.

De 1950 à 1952, en trois ans de scolarité accélérée, je me suis acharné à m’accrocher, coûte que coûte pour arriver au niveau qui me permet de passer au cours moyen en deuxième année. Il me restait le cours de fin d’études. Si je passais deux mois à l’école en France et un mois dans un milieu où on n’entendait et ne parlait que français, cela me permettrait de m’améliorer considérablement dans la culture de lettres françaises. Je pourrai alors me présenter à l’examen du certificat d’études en fin d’année scolaire 1952/1953.

Très long trajet, d’abord à Alger

Tout a été réglé à l’avance, je me suis préparé donc à quitter Aoulef dès la fin de l’année scolaire 1951/1952. Pour voyager, il me fallait une pièce d’identité officielle. C’est M. Ali Sayah, sergent-chef à l’armée et secrétaire chargé de l’état civil qui me l’a faite. Auparavant, lui aussi, est intervenu auprès de ma mère pour l’encourager à accepter de me laisser partir.

- Le plus riche ici à Aoulef est M. Tobok, lui dit- t-il, en ma présence. Si celui-ci veut acheter une voiture ou un avion pour son fils, peut-il le faire ou non ?

- Bien sûr que oui ! a répondu ma mère.
- Est-ce qu’il peut lui acheter le savoir dans l’immédiat ?
- Non ! a-t-elle répondu.

- Donc on ne peut acquérir le savoir que si on va le chercher et y mettre son temps pour l’apprendre. Aidez votre enfant par le meilleur souhait et laissez- le partir. Plus tard vous en deviendrez fière.

En me remettant ma carte d’identité, M. Ali Sayah m’a dit.

- Le soir avant ton départ je vais te confier de la viande à remettre à M. Elmetouekel à Adrar.

Ce dernier était son beau-frère et riche commerçant. Comme convenu entre nous deux, il m’a apporté un sac contenant de la viande d’un mouton.

- Tu resteras chez lui jusqu'à ton départ vers Colomb Béchar, a-t-il ajouté. Ne t'inquiète pas. C'est une grande famille généreuse.

C'était un lundi après-midi vers quatre heures que j'ai commencé à entamer mon long voyage d'Aoulef à la France via Kénadsa où résidait mon père. Il me recevrait certainement sans rancune parce qu'il était déjà motivé à l'avance par mon maître de l'école coranique qui m'avait en plus confié une lettre à sa destination. Après avoir dit au revoir à tous les membres de la famille, je suis monté à bord du plateau du camion de la société SATT, rempli de marchandises jusqu'au niveau supérieur des ridelles. Ce véhicule assurait le transport d'Adrar à Aoulef et vice-versa. Le camion roulait sur la piste ondulée. C'était tellement fatigant. Nous passions la nuit dormant sur le sable à mi-chemin. Arrivée à Adrar le lendemain à dix heures. Après avoir demandé, on m'a indiqué le magasin de M. Elmetouekel juste auprès de la base de la société de transport. Je me suis présenté lui disant que je suis venu de la part de M. Ali Sayah. Il a saisi le sac sans rien dire ne faisant aucun signe montrant l'hospitalité. J'ai tout de suite compris. Il ne m'a même pas proposé à boire. Je me suis accroupi à l'ombre au pied du mur de leur maison. Le camion qui faisait la liaison pour Colomb-Béchar ne quitterait qu'à seize heures. J'avais faim mais ne savais pas quoi faire. Vers midi à peu près, le vendeur de ce magasin m'a donné 20 francs et m'a dit d'aller acheter du pain pour manger. Je me suis dit intérieurement que c'était tout à fait le contraire à ce que M. Ali Sayah m'avait dit. Étant naïf et sentant le besoin, je n'ai manifesté aucun refus.

De Colomb-Béchar à Kénadsa où mon père m'attendait

C'était dimanche, vers quatre heures de l'après-midi que le camion qui faisait la liaison avec Colomb Béchar sur lequel j'ai pris place accroupi sur des sacs contenant des marchandises entassées sur le plateau, a quitté Adrar. Il roulait lentement. Le trajet entier était une piste. Ce n'était que vers minuit qu'il a atteint le mi-chemin vers Kerzaz. Les passagers sont descendus. Chacun a sorti son approvisionnement en nourriture. Certains ont même fait une séance de thé. On y a passé la nuit allongé même au sol de sable. Il y avait des personnes parmi nous, habitués à la misère du voyage sur des pistes qui avaient apporté avec eux des couvertures sur lesquelles ils s'allongeaient pour passer confortablement leur sommeil. Le lendemain de

bonne heure, nous avons quitté cette localité. Accablés par des secousses et de la poussière, passant par Iqli puis Laabadla, nous ne sommes arrivés finalement qu'à dix-sept heures à Colomb-Béchar. En descendant, devant le parc de la SATT, j'ai accosté un homme.

- Pourriez-vous me montrer le chemin du quartier Châaba ?

- Que cherches-tu, m'a répondu cet homme.

- C'est la première fois que je vois cette ville. Je cherche la famille de Mériam bent Ali Ben Lakhdar originaire d'Aoulef. Elle habite à Châaba.

- Tu as de la chance, m'a-t-il répondu, elle est ma voisine. Je vais te conduire jusqu'à sa porte.

Cette famille qui a un lien d'amitié avec mon père m'a reçu en me manifestant un accueil très chaleureux. Je me suis senti profondément rassuré. Mais j'étais tellement fatigué que j'avais envie de dormir le plus tôt possible. Je me suis allongé.

- Tu dois avoir faim, m'a interrogé Mériam. Ne te couche pas. Je vais te préparer quelque chose à manger. Tu ne vas pas attendre le dîner.

Un peu de temps après elle m'a offert un peu de dattes et du lait. Elle m'a proposé un verre de thé ou de café et j'ai dit : « non merci ». J'ai fait ma dernière prière de la journée et je me suis enfoncé dans un sommeil profond. Vers vingt heures et demie on m'a réveillé. Je ne me suis remis que difficilement à ma conscience. Encore accablé, j'ai participé au dîner avec tous les membres de cette famille. On m'a questionné sur tout : comment étaient leurs parents à Aoulef, pour quelle destination j'allais etc. J'ai passé la nuit tranquillement et me suis bien reposé. Je me suis levé le lendemain tout heureux et bien en forme. Après la première prière de la journée, j'ai pris le petit déjeuner. Mériam m'a accompagné jusqu'au stationnement de l'autocar qui faisait la liaison entre Colom-Béchar et Kénadsa. Là, elle a trouvé un homme qui connaissait mon père. Elle m'a confié à lui, le priant de ne pas me quitter avant de me remettre à papa. Au cours du chemin, cet homme m'a dit que maintenant mon père était au travail. On est descendu au premier arrêt. En quelques minutes de marche, c'était la grande joie ! Mon père m'a embrassé tellement que j'ai senti mes pieds séparés du sol. Kénadsa est à 22 km au sud-ouest de Colomb Béchar. C'était une zone industrielle où on extrait du charbon. J'ai passé deux jours avec lui.